

DE LA THEORIE A LA FICTION: UNE ETUDE
AUTOFICTIONNELLE SUR *FILS* DE SERGE DOUBROVSKY,
L'ENFANT ETERNEL DE PHILIPPE FOREST ET *LE BEBE* DE
MARIE DARRIEUSSECQ¹

Mathilde COLOANE²

Ali TİLBE³

Résumé

En 1977, Serge Doubrovsky invente le terme d'autofiction pour qualifier sa propre pratique initiée dans *Fils*. Dans la partie «prière d'insérer» on peut lire ceci: «Fiction, d'événements et de faits strictement réels; si l'on veut, autofiction d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman, traditionnel ou nouveau». Se situant à la fois dans la fiction et dans le réel, l'enjeu de l'autofiction est avant tout littéraire. En effet, la critique littéraire postmoderne cherche à délimiter les frontières de ce nouvel objet littéraire. Ainsi, pour effectuer cette recherche nous avons choisi trois auteurs d'autofiction: Philippe Forest, Marie Darrieussecq et Serge Doubrovsky. Chacun a sa propre théorie sur l'autofiction et la mettent en pratique à travers les œuvres suivantes: *L'Enfant Eternel*, *Fils* et *Le Bébé*. On peut se demander pourquoi les auteurs d'autofictions éprouvent le besoin de passer par la théorie pour accompagner leurs récits.

Mots clés : autofiction, darrieussecq, doubrovsky, forest, postmodernité

KURAMDAN KURMACAYA: SERGE DOUBROVSKY'NİN *FILS*,
PHILIPPE FOREST'İN *L'ENFANT ETERNEL* VE MARIE
DARRIEUSSECQ'İN *LE BEBE* ADLI ROMANLARINDA BİR ÖZKURMACA
İNCELEMESİ

Öz

1977'de Serge Doubrovsky, *Fils*'te başlattığı kendi uygulamasını nitelemek için özkurmaca terimini keşfetmiştir. Kitabının dış arka kapağında şu tanıtımı vermektedir: “Bütünüyle gerçek olgulardan ve olaylardan oluşan kurmacayı eğer özkurmaca diye adlandırırsak, yeni ya da geleneksel olsun roman yapısı ve bilgeliğinden uzak bir

¹ Cet article est issu du mémoire de master, soutenu en 2019 en Turquie.

² Chercheuse indépendante, mathilde_coloane@hotmail.com, ORCID: 0000-0001-8520-6144

³ Prof. Dr., dans le Département de langue et littérature françaises de la Faculté des sciences et lettres à l'Université de Tekirdağ Namık Kemal, atilbe@nku.edu.tr, ORCID: 0000-0003-4634-8822

Coloane, M & Tilbe, A. (2020). De la Théorie à la Fiction: Une Etude Autofictionnelle sur “Fils” de Serge Doubrovsky, “L’Enfant Eternel” de Philippe Forest et “Le Bébé” de Marie Darrieussecq. *Humanitas*, 8(16), 18-32

biçimde, bir serüvenin dilini, dilin serüvenine bırakmış bir tür olarak tanımlarız onu. (Tilbe, 2019, p.55). Kurmaca ile gerçeklik arasında yer alan özkurmacanın amacı her şeyden önce yazınsaldır. Gerçekte, yeniötesi yazın eleştirisi bu yeni yazınsal türün sınırlarını belirlemeyi denemektedir. Biz, bu çalışmayı gerçekleştirmek için üç özkurmaca yazarı seçtik: Philippe Forest, Marie Darrieussecq ve Serge Doubrovsky. Her üçünün de *L’Enfant Eternel*, *Fils* et *Le Bébé* romanları aracılığıyla özkurmaca üzerine geliştirdikleri kendi kuramları bulunmaktadır. Bu incelemede, söz konusu yazarların romanları aracılığıyla kuramlarını nasıl ortaya koyduklarını anlamaya ve açıklamaya çalışacağız.

Anahtar Sözcükler: darrieussecq, doubrovsky, forest, özkurmaca, yeniötesi

Introduction

En s’intéressant au genre de l’autofiction on constate que bon nombre de ses auteurs publient des essais théoriques et ont leur propre conception de l’écriture à la première personne. On peut se demander pourquoi. Ce genre littéraire, connaissant un essor considérable depuis une quarantaine d’années, a subi de nombreuses critiques. En effet, rares sont les auteurs contemporains qui n’ont pas encore écrit leur propre autofiction. Mais elles ne se valent pas toutes, certaines d’entre elles s’apparentent à de la télé réalité et ne présentent plus aucune valeur littéraire. Les lecteurs tombent alors dans ce débat stérile, à savoir si les faits racontés sont véridiques ou pas. Or c’est avant tout de littérature qu’il s’agit. Ce qui semble poser problème c’est ce mélange entre fiction et réel.

Si l’on s’intéresse à l’étymologie du mot « fiction » on remarque que ce mot vient du latin « *fictio* » et du verbe « *fingo ere* » qui veut dire « façonner » puis « imaginer, forger de toutes pièces. » L’autofiction est donc une invention de soi-même. En effet, on peut se demander pourquoi ces auteurs de romans ont besoin d’écrire des ouvrages théoriques concernant l’autofiction et adoptent une approche très méthodique et théorisée de leur travail. Nous pouvons émettre plusieurs hypothèses. La notion d’autofiction étant très polysémique, il semble nécessaire pour l’auteur de préciser où il se place par rapport à ce genre littéraire qui ne cesse d’être théorisé. De plus, avec l’autofiction, l’auteur prend souvent un risque en se mettant à nu, en se livrant au lecteur. Certains critiques diront que c’est de l’exhibitionnisme ou du nombrilisme, c’est le cas des mauvaises autofictions qui se rapprochent de certains talk-shows. En théorisant leurs travaux il y aurait peut-être de la part des auteurs une manière de se justifier, d’argumenter et de faire face aux polémiques que peut susciter ce genre. Enfin, l’autofiction est avant tout un travail littéraire, donnant au lecteur une certaine version de la

Coloane, M & Tilbe, A. (2020). De la Théorie à la Fiction: Une Etude Autofictionnelle sur “Fils” de Serge Doubrovsky, “L’Enfant Eternel” de Philippe Forest et “Le Bébé” de Marie Darrieussecq. *Humanitas*, 8(16), 18-32

réalité et de la vérité. Or, à en croire les nombreuses théories sur l’autofiction, il semblerait que le réel demande un grand travail de construction littéraire. Ici les données sont inversées, on parle alors d’effets de réels qui reposent sur des procédés littéraires propres à chaque auteur.

Notre corpus d’analyse est le suivant : *L’Enfant Eternel* de Philippe Forest, *Fils* de Serge Doubrovsky et *Le Bébé* de Marie Darrieussecq. Nous avons choisi ces trois auteurs car ils ont chacun réalisé des autofictions et ont une théorie propre sur l’écriture du « je ». D’autre part, nous avons sélectionné ces œuvres précisément parce qu’elles sont traversées par un thème commun : la filiation. Pourquoi ce thème est-il si récurrent dans les récits d’autofiction ? Nous avons évidemment quelques idées à ce sujet et il semble naturel que, lorsqu’un auteur décide de faire le récit d’une partie de sa vie, il évoque la relation avec ses parents ou ses enfants. Notons que dans *Fils*, l’œuvre « matrice » de l’autofiction, Doubrovsky a recours à la psychanalyse où les rapports mère-fils sont passés au crible lors de séance d’analyse.

Dans les années 70, Serge Doubrovsky écrit un livre intitulé *Le Monstre*. Ce livre comptant 2500 feuillets sera donc refusé par tous les éditeurs, mais il sera publié de manière condensée sous le titre de *Fils*. Ce manuscrit va constituer la base de toutes les recherches faites sur l’autofiction. La chercheuse Isabelle Grell (2015) a regroupé tous les feuillets qui constituaient *Le Monstre* et le livre sera publié en 2014. Dans cette œuvre, on apprend que le narrateur invente le terme d’« autofiction » après une séance chez son psychanalyste Akaret. L’auteur imagine que « ces rêves pourraient devenir la matière d’un « livre fictif » » (Gasparini, 2008, p. 11). A la fois auteur, professeur et théoricien, Doubrovsky a publié une dizaine de romans, plusieurs essais critiques en particulier sur Corneille et Proust. Il est considéré comme point de référence dans le genre de l’autofiction car c’est l’inventeur du néologisme et, de fait, du genre en question.

L’Autofiction, naissance du néologisme

Serge Doubrovsky pour son roman *Fils*, invente en 1977 le terme d’autofiction dont il fournit la définition suivante sur la quatrième de couverture : « Fiction d’événements et de faits strictement réels ». (Gasparini, 2019, p. 35-36) Doubrovsky parvient à remplir l’une des cases vides figurant dans le tableau qu’a effectué Philippe Lejeune, basé sur le nom du personnage et le pacte établi. En effet, Lejeune, en laissant cette case vide pose l’interrogation suivante : « Le héros d’un roman déclaré tel, peut-il avoir le même nom que l’auteur ? »

Coloane, M & Tilbe, A. (2020). De la Théorie à la Fiction: Une Etude Autofictionnelle sur “Fils” de Serge Doubrovsky, “L’Enfant Eternel” de Philippe Forest et “Le Bébé” de Marie Darrieussecq. *Humanitas*, 8(16), 18-32

(Lejeune, 1975, p. 31) Doubrovsky remplit la case aveugle dans le tableau de Lejeune avec le mot « autofiction » qui apparaît sur la quatrième de couverture de son roman, *Fils*. La définition que donne Doubrovsky à son néologisme s’est très rapidement étendue voire profondément remaniée au fur et à mesure du succès dans la presse et les études universitaires. (Elibol, 2018, p. 13) On ne peut plus parler de néologisme aujourd’hui en parlant d’autofiction car son usage est devenu courant, on ne compte plus le nombre d’œuvres autofictionnelles publiées. On peut remarquer que depuis la création du néologisme, l’autofiction n’a cessé d’être redéfinie : « écriture de soi », « écriture du je », « écriture intime » ou « écriture du moi ». (Civelek & Tilbe, 2016, p. 31-33) Toutes ses tentatives tentent de correspondre au mieux à l’identité de l’auteur- narrateur- personnage. On emploie le terme de « littérature réalité » pour parler d’autofiction, et cela pose à nouveau un problème de définition. Pour l’essayiste et romancier Vincent Colonna, l’autofiction est « un roman autobiographique nominal » et il parle de l’affabulation de soi. Il veut dire par là que tout écrivain qui est engagé dans son travail rencontre sur son chemin la fiction. Pour Colonna, l’autofiction est une « œuvre littéraire par laquelle un écrivain s’invente une personnalité et une existence, tout en conservant son identité réelle ». (Colonna, 1989, p. 30) Il inclut d’entrée de jeu *Don Quichotte* de Cervantès (1605), *Siegfried et le Limousin* de Giraudoux (1922) et *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust (1913). Ce procédé ne relève pas d’un pacte mais plutôt de quelque chose de sensible (Tilbe & Turğut, 2013, p. 653; Budak, 2019, p. 12-13).

21

La fictionnalisation de soi consiste à s’inventer des aventures que l’on attribuera, à donner son nom d’écrivain à un personnage introduit dans des situations imaginaires. En outre, pour que cette fictionnalisation soit totale, il faut que l’écrivain ne donne pas à cette invention une valeur figurale ou métaphorique, qu’il n’encourage pas une lecture référentielle qui déchiffrerait dans le texte des confidences indirectes. (Colonna, 1989, p. 3)

Les caractéristiques de l’autofiction

Contrairement à l’autobiographie dans laquelle l’auteur nous fait le récit de sa vie depuis son enfance, dans l’autofiction il nous raconte un pan de sa vie et souvent au présent. L’auteur effectue donc un choix et nous le retranscrit en étant le plus « juste » possible. Isabelle Grell, auteur et critique, concernant l’autofiction préfère l’expression « juste » à celle de réalité ou de vérité.

Ce principe de vérité a été secoué par l’essor de la psychanalyse et l’analyse faite par Freud de l’oubli comme vecteur de vérité. Freud est allé jusqu’à confirmer qu’on n’oublie que

Coloane, M & Tilbe, A. (2020). De la Théorie à la Fiction: Une Etude Autofictionnelle sur “Fils” de Serge Doubrovsky, “L’Enfant Eternel” de Philippe Forest et “Le Bébé” de Marie Darrieussecq. *Humanitas*, 8(16), 18-32

ce qu’on n’aime pas voir ressurgir : on réprime ce qui est « significatif » et on conserve ce qui est « indifférent ».

L’écriture autofictionnelle est aussi une écriture très engagée, l’écrivain est dans la société et partage sa vision du monde avec ses lecteurs. Les auteurs d’autofiction parlent de notre ère éclatée, de la mondialisation, des frontières. Pas seulement des frontières entre les pays mais aussi des frontières entre les hommes et les femmes, entre les générations. Ils évoquent les vies en marge de la société, la solitude, la sexualité, la folie, la passion assumée, tout ce qui constitue l’époque postmoderniste. L’auteur d’autofiction refuse d’être enfermé dans un carcan et ne veut pas donner de leçons aux autres. L’auteur et le lecteur sont sur un pied d’égalité, dans une idée de partage, d’échange. L’autofiction considère le monde dans son amplitude, dans son épaisseur.

On remarque que dans la plupart de ces œuvres les auteurs nous livrent leur faille, cela peut être la guerre, leur fracture identitaire, leur identité sexuelle, un deuil etc. Le récit personnel est le moyen d’évoquer les formes d’aliénation sociale, raciale ou sexuelle qui règnent.

Le champ couvert par l’autofiction est aussi vaste que le champ romanesque lui-même. Et les projets esthétiques qui s’y déploient ne sont pas moins divers. L’autofiction se constitue nécessairement en roman du roman, mettant en abyme le mécanisme de sa propre création et se tournant ainsi vers un horizon à la fois poétique et philosophique qu’elle partage avec les formes les plus exigeantes de la grande littérature du passé.

On pourrait dire qu’avec l’autofiction il n’y a pas de vérité historique mais une vérité métaphysique, il ne s’agit plus de se demander : qu’est-ce qui est arrivé ? Mais : qu’est-ce que l’amour ? Qu’est-ce que mourir ? C’est cette vérité qu’explore l’autofiction, une vérité de l’existence. C’est en effet ce qui fait la force de l’autofiction : emmener le lecteur sur le chemin de la vérité au cours duquel il va peut-être en rencontrer une autre.

Au sein de l’autofiction, l’auteur occupe une place de premier plan mais reste à la fois une pure création imaginaire. Le duo personnage – fiction est remplacé par celui d’homme – œuvre. L’auteur fictionnel vient éclairer le lecteur sur l’auteur réel. Avec cette intrusion de l’auteur dans l’œuvre, l’auteur-personnage se transforme en auteur-personne. Il a le même statut que le lecteur. Il ne s’agit plus du personnage héros mais d’un anti-héros par le biais duquel l’auteur nous livre ses défauts, ses faiblesses et ses souffrances.

Coloane, M & Tilbe, A. (2020). De la Théorie à la Fiction: Une Etude Autofictionnelle sur “Fils” de Serge Doubrovsky, “L’Enfant Eternel” de Philippe Forest et “Le Bébé” de Marie Darrieussecq. *Humanitas*, 8(16), 18-32

Contrairement à l’autobiographie qui a pour but de dresser un portrait rétrospectif et objectif, l’autofiction elle, assume sa subjectivité. Se souvenir, pour l’auteur d’autofiction c’est raconter le roman de soi-même.

La littérature postmoderne

Après la seconde guerre mondiale, il n’est plus possible de continuer à écrire des romans balzaciens, linéaires, les récits sont alors éclatés, fragmentés. On sait aussi, grâce à Freud et à la psychanalyse, que c’est impossible de raconter toute la vérité. L’autofiction arrive après le courant structuraliste qui n’accordait plus d’importance à l’auteur, seul le texte comptait. De plus, l’époque postmoderne dans laquelle nous nous trouvons est marquée par une fracture post-colonialiste, c’est pourquoi la question de l’identité est présente dans les œuvres d’autofiction.

D’autre part, on peut noter qu’en France, une rupture flagrante s’opère notamment au moment de mai 68. Cette période engendre des modifications profondes, nos vérités ne sont plus les mêmes. La postmodernité ne se situe pas seulement dans l’opposition mais elle déconstruit. Il ne s’agit pas de faire table rase du passé car la déconstruction n’est pas la destruction. On peut dès lors penser aux travaux de Foucault et de Derrida qui inaugurent le poststructuralisme et également aux concepts de « désidentification » et de « déterritorialisation » que propose Deleuze. On pourrait dire que cet effort de déconstruction consiste à effacer les frontières, être capable de ne plus tomber dans les réflexions binaires et les idées préconçues. Derrière cette volonté de déconstruction apparaît la réalité des luttes symboliques.

La postmodernité propose l’idée d’une esthétique généralisée aussi bien dans le social que dans le culturel. L’art pénètre la vie, on relève en particulier une esthétisation de la quotidienneté. Dans le domaine des sciences humaines c’est le grand retour de l’histoire et de la philosophie. Nous quittons l’époque moderne, époque qui revendiquait l’autonomie, vers l’époque postmoderne qui nous propose un monde fait de transparences. Le sujet moderne se réfère à Montaigne, avec l’affirmation de son individualité personnelle, ainsi qu’à Descartes avec l’idée d’une intériorité qui se suffit à elle-même. C’est en cela que le roman constitue le genre moderne et non plus la tragédie ou la poésie épique. Quant au sujet postmoderne, il ne croit plus en sa propre singularité. Il veut se sentir bien au sein de groupes, d’appartenances. On peut évoquer les différents points de vue à travers le thème de la sexualité. Alors que l’époque structuraliste mettait en avant l’opposition des sexes et accordait de l’importance à la

Coloane, M & Tilbe, A. (2020). De la Théorie à la Fiction: Une Etude Autofictionnelle sur “Fils” de Serge Doubrovsky, “L’Enfant Eternel” de Philippe Forest et “Le Bébé” de Marie Darrieussecq. *Humanitas*, 8(16), 18-32

libération sexuelle, la déconstruction postmoderne privilégie les formes hybrides (homosexualité, androgynie). Les progrès du féminisme tendent à féminiser une partie de la vie publique (Varga, 1990, p. 10).

Les écrivains postmodernes peuvent être apparentés à des « bricoleurs » littéraires, ils tendent à utiliser la métafiction pour destituer l’autorité ou l’authenticité du texte. La littérature postmoderne souhaite abolir toute distinction entre une culture élitiste et une culture populaire, les genres sont ainsi combinés au sein du récit. On doit souligner que le mouvement surréaliste fondé par André Breton, qui a fait entrer l’écriture automatique et la description des rêves dans la création littéraire a influencé l’esthétique du postmodernisme. Le préfixe « post » signifie ce qui vient après mais on serait tenté de dire qu’il peut aussi s’agir d’une opposition au modernisme qui n’a pas su tenir ses promesses. Comme nous l’avons déjà évoqué précédemment, le modernisme promettait à l’homme une vie meilleure, plus juste, plus indépendante qui serait scellé par les droits de l’homme. Or, le modernisme n’a pas tenu ses promesses avec la seconde guerre mondiale et les camps de concentration à Auschwitz, les bombardements atomiques d’Hiroshima et Nagasaki, le début de la guerre froide et des mouvements post colonialistes. Il s’agit donc d’une littérature d’après-guerre qui n’a plus foi aux idéaux de la modernité.

24

La période postmoderne, réalise ce déclin des mythes mais elle doit faire l’effort de retrouver un récit. Paul Ricœur s’est penché sur cette question de l’avenir du récit et nous dit que notre vie ne se réduit pas à notre « vécu », mais comprend aussi nos fictions, comprend tous ce qui apparaît à notre imagination, grâce au récit, comme susceptible d’être vécu.

On ne peut pas citer tous les auteurs de la littérature postmoderne mais les noms de : Jorge Luis Borges (1965), Michel Butor, Georges Pérec, Julio Cortázar, James Joyce, Jean Echenoz, Tahar Ben Jelloun semblent la représenter.

Analyse des romans : *L’Enfant Eternel*, *Fils* et *Le Bébé*

L’Enfant Eternel nous raconte l’insoutenable : la découverte et la progression de la maladie de Pauline, une petite fille de trois ans. Nous savons dès le début de l’histoire qu’elle est condamnée. Le récit nous est raconté par le père de la petite fille qui est donc le narrateur, et qu’on ne peut séparer indéniablement de l’auteur. A mesure que la santé de Pauline se dégrade, le narrateur suspend le temps : il réfléchit alors sur le fait d’écrire, ce qui est nouveau pour lui car il s’agit de son premier roman. A la fin du roman, Pauline meurt et son père commence à écrire.

Coloane, M & Tilbe, A. (2020). De la Théorie à la Fiction: Une Etude Autofictionnelle sur “Fils” de Serge Doubrovsky, “L’Enfant Eternel” de Philippe Forest et “Le Bébé” de Marie Darrieussecq. *Humanitas*, 8(16), 18-32

Fils raconte l’histoire de Serge Duobrovsky; c’est un récit écrit à la première personne et faisant sans cesse des allers retours entre le présent et le passé. Le narrateur nous raconte sa vie entre New York et la France, sa séance de psychanalyse durant laquelle il relate le rêve d’un monstre marin. Il évoque son cours à l’université sur le récit de Thérémène dans *Phèdre* de Racine. L’histoire se déroule en 24 heures. On voit la volonté de faire contenir dans un livre une journée qui, elle, contient toutes les journées. On pourrait dire que ce livre se présente comme un long monologue intérieur. Le style est haché, les phrases sont déstructurées, certains passages ne sont pas ponctués. Serge Doubrovsky joue avec les mots et nous fait vraiment entrer dans l’aventure du langage. (Chemin, 2013)

Le Bébé de Marie Darrieussecq, est constitué de deux cahiers, (printemps-été et été-automne) qui prennent la maternité comme objet et s’interrogent sur ce qu’est un bébé. C’est en effet lui qui est au premier plan. Le récit se centre sur le rapport au bébé et contient des réflexions sur les discours qui entourent cet « objet ». L’auteure pose cette question en particulier : pourquoi le bébé est-il si absent du monde littéraire ? La narratrice tente de continuer à écrire tout en s’occupant de son bébé. Ces cahiers sont rédigés de façon fragmentaire. Ce choix formel lui permet d’écrire au plus près du quotidien. (Barraband & Gassmann, 2005)

25

Le nom / le je

Dans *l’Enfant Eternel*, le père de Pauline, qui est aussi le narrateur, n’est jamais nommé, celui-ci utilise « je ». Cependant, à un moment donné le narrateur se remémore une scène avec sa fille dans laquelle ils regardent des épisodes de Lois et Clark, et tous deux s’interrogent sur les avatars qu’incarnent ces super héros :

Pauline est très intriguée par la question de la double identité : — On peut dire Clark Kent mais on peut dire aussi Superman ! Et comme sa culture est vaste, elle ajoute : — Et Bruce Wayne, on peut dire aussi Batman. Ou Duncan McLeod, on peut dire : Highlander. Cela ne concerne pas que les super héros d’ailleurs : — Maman, on peut dire Alice, Papa on peut dire Félix. (Forest, 1997, p. 236)

Le lecteur est alors troublé : pourquoi Félix et non Philippe ? Cela ne vient pas corroborer le pacte de vérité qui s’était tissé jusqu’alors entre le narrateur et le lecteur. Cet accroc est trop capital dans le travail d’énonciation pour ne pas être le fruit d’un brouillage parfaitement maîtrisé. Le narrateur nous donne une explication quelques lignes plus loin :

On a plusieurs noms comme on parle plusieurs langues. Quand on est en Angleterre les gens appellent papa « doctor » même s’il n’est pas du tout médecin. En France c’est papa qui

Coloane, M & Tilbe, A. (2020). De la Théorie à la Fiction: Une Etude Autofictionnelle sur “Fils” de Serge Doubrovsky, “L’Enfant Eternel” de Philippe Forest et “Le Bébé” de Marie Darrieussecq. *Humanitas*, 8(16), 18-32

appelle « docteur » les messieurs de l’hôpital. Ils portent tous une blouse blanche. C’est leur costume. Comme la cape rouge pour superman. [...] Un autre nom? On est le même et différent. On mène une infinité de vies simultanées. On change de visage selon le nom qu’on vous donne. Il suffit d’abandonner son prénom pour devenir un être de légende. (Forest, 1997, p. 236)

On peut ajouter que dans *l’Enfant Eternel*, le procédé de généralisation est accentué par les effets grammaticaux qu’emploie l’auteur, le « je » testimonial cède très souvent la place à un « on » moins impersonnel qu’interpersonnel, comme nous le montre l’extrait précédent. Parfois l’auteur utilise « vous », plus explicite, ce qui permet au lecteur de prendre part au récit et d’être lui aussi plongé dans le traumatisme. (Latour, 2008) On peut citer cet exemple parmi tant d’autres :

Une part de vous-même n’existe plus. Elle vous précède dans l’abîme lourd et froid de la catastrophe. Vous êtes livide. Seule la pâleur de votre face vous trahit. Il n’y a plus personne à qui vous puissiez parler. Il n’y a plus rien que vous puissiez dire » (Forest, 1997, p. 119).

L’Enfant Eternel est un récit qui échappe au pacte de vérité mais qui aspire à un niveau de généralisation au sens où la fiction permet d’«établir un rapport distancié et stylisé au monde»:

Roman et témoignage, autofiction et hétérographie rendent tangible ce dédoublement constitutif du sujet que tente en vain de conjurer l’entreprise autobiographique. Par le roman, averti de sa dimension imaginaire, le Je se découvre fiction de lui-même et se divise pour se considérer lui-même dans le miroir des fables et des récits. Dans le témoignage, livré à la dimension du « réel », le Je se découvre comme le répondant d’un autre et se déchire afin de considérer, dans le miroir du texte, ce défaut de lui-même qui laisse se manifester l’impossible ultime de toute expérience. (Forest, 2007, p. 258)

Cette liberté prise à l’égard du pacte nominal déplace la valeur de vérité du texte. Comme nous l’avons évoqué précédemment, l’autofiction ne cherche pas à rendre compte de faits mais cherche à nous rendre la vérité de l’émotion. Dès lors, cette souffrance dont nous fait part le récit n’est plus une souffrance singulière, privée, mais elle peut être considérée comme universelle, apte, donc, à faire l’objet de généralisations. Il en va de même pour le narrateur du *Fils* qui, perplexe, s’interroge : « Je me cherche. Angoisse ». Cette quête identitaire, marquée par le traumatisme de la guerre est mortifère. Son nom- Doubrovky-semble en être le responsable et cette référence au patronyme advient de manière répétitive le long du roman. « Mon nom m’a assez coûté. M’en a fait baver. J’y tiens. A failli me faire

Coloane, M & Tilbe, A. (2020). De la Théorie à la Fiction: Une Etude Autofictionnelle sur “Fils” de Serge Doubrovsky, “L’Enfant Eternel” de Philippe Forest et “Le Bébé” de Marie Darrieussecq. *Humanitas*, 8(16), 18-32

passer à la casserole » raconte Serge Doubrovsky. Le narrateur veut même franciser son patronyme pour taire une différence inconnue jusqu’alors : « Je n’ai pas un nom français » (Doubrovsky, 1977, p. 82), de l’Histoire à la fiction, il n’y a qu’un pas. Doubrovsky porte le prénom Julien, du cousin de sa mère tué en quinze aux Dardanelles et qui fut pour elle un « quasi-frère » : « J’existe au passé [...] Je fonctionne dans l’autre sens. [...] Suis là pour le perpétuer. Je suis le cousin de Maman. Son frère. Je nais en famille. Je renais. De ses cendres » (Doubrovsky, 1977, p. 254). C’est cette dualité entre Julien et Serge qui accompagne sans cesse le narrateur lequel se trouve dans un trouble identitaire. Il apparaît en : « tête de crocodile, corps de tortue », il va ainsi donner « naissance à un monstre naissance textuelle » (Doubrovsky, 1977, p. 439). Le narrateur se voit comme un monstre. On peut se dire que ce monstre chimère fait référence à cette dualité inscrite en lui : « vache-taureau résultat moi ». De plus, avant même d’écrire, Serge Doubrovsky possédait déjà un « prénom de plume » :

On t’a appelé Julien. Pour la famille. Nom du cousin de maman, quasi frère. Tué en 15, aux Dardanelles. Mais on t’a appelé Serge pour quand tu serais. Papa, violoniste. Maman écrivain. [...] Violon, veux pas. [...] Ta sœur, elle tient de ton père. Ils aiment l’action. Nous le verbe. [...] LITTERATURE, ma vocation. (Doubrovsky, 1977, p. 294).

L’existence du narrateur est donc marquée dès sa naissance par cette ambivalence entre la vie et la mort. L’origine de son mal être existentiel semble se trouver dans cette dualité.

Quant au *bébé*, c’est précisément l’absence de nom qui ouvre le récit et en fait sa force. Nous savons que l’auteure a eu un enfant et que, de fait, ce récit se rattache au réel, que sa voix se lie à celle de la narratrice, c’est-à-dire à la mère. Or, le choix de la narration s’emploie à ne jamais nommer le bébé autrement que par « le bébé », permettant ainsi à l’œuvre de ne pas s’attacher à une seule configuration possible mais de faire du bébé un sujet universel, qui pourrait être celui de quelqu’un d’autre. L’expression « le bébé » est à la fois générique et particulier : « Le bébé est la seule créature au monde à n’être doté, comme moyen de défense que d’une sirène - certes puissante » (Darrieussecq, 2002, p. 165). Ici il s’agit du bébé de manière générale mais dans la phrase : « Le bébé m’empêche d’écrire en se réveillant. » (Darrieussecq, 2002, p. 14) Il s’agit de celui de l’auteure. Quant à la mère, elle s’exprime par « je », mais cela reste un « je » englobant toutes les figures de mères. Ainsi, l’auteur ne fait pas de son expérience un cas particulier mais l’ouvre de manière à ce que le lecteur puisse s’y identifier. C’est avant tout le bébé qui est au premier plan, il faut attendre la

Coloane, M & Tilbe, A. (2020). De la Théorie à la Fiction: Une Etude Autofictionnelle sur “Fils” de Serge Doubrovsky, “L’Enfant Eternel” de Philippe Forest et “Le Bébé” de Marie Darrieussecq. *Humanitas*, 8(16), 18-32

deuxième pour attendre le « je » de la mère : « Je ne peux pas croire qu’il soit sorti de moi ». (Darrieussecq, 2002, p. 11)

La Filiation

Il est évident que ce sujet en question est développé de manière manifeste à travers ces trois autofictions. Nous pouvons nous interroger sur le choix des titres au niveau de la paratextualité et c’est révélateur car ils montrent tous, même s’il s’agit d’histoires réelles, leur part de fiction. Avec *l’Enfant Eternel*, on constate que l’auteur a fait le choix de ne pas donner de genre, permettant ainsi d’élargir même si dans le livre le narrateur nous parle de sa fille Pauline. De plus, si on se réfère à l’étymologie du mot, en latin *infans*, *infantis* veut dire : qui ne parle pas. En effet, le personnage de Pauline ne peut plus prendre la parole et c’est son père, le narrateur, qui parle pour elle, en son nom. Le deuxième mot du titre *Eternel*, même s’il semble être extrait d’un vers de Mallarmé : « mais/ libre, enfant/ éternel et partout / à la fois » (Mallarmé, 1961, p. 169) ; il peut aussi faire référence au récit de Peter Pan qui revient de façon récurrente, avec cette idée du personnage qui ne veut pas grandir. De la même manière qu’un enfant qui meurt, reste un enfant pour toujours.

Dans un passage, l’auteur revient sur l’invraisemblance de « naître » ou de « mettre au monde ».

Mais que se passerait-il si on posait une fois l’époustouflante hypothèse que les enfants grandissent ? Qu’arrive-t-il lorsque se trouve franchi le gué du temps ? Qu’advient-il d’un fils qui à son tour devient père ? Qui sait s’il reste identique à lui-même ou si les cartes de sa vie ne lui sont pas distribuées à nouveau ? Donner la vie n’est pas une expérience plus insignifiante que l’avoir reçue. [...] Je suis né de ma fille autant que de mes parents, par elle j’ai appris ce que signifiait ma vie et, dans ce cauchemar tendre, tout a été engendré à nouveau. (Forest, 1997, p. 142)

Le signifiant du titre *Fils* inscrit le narrateur dans une relation interactive avec le père et la mère. On ne voit pas l’homme, ni l’enfant mais le fils. « Désir de rester enfant. C’est ma fixation infantile » (Doubrovsky, 1977, p. 283). Fils de sa mère. Figure toujours en filigrane, obsessionnelle. Avec le titre *Fils*, l’auteur joue sur l’ambiguïté de ce mot, on peut lire *Fils* en tant que fils qui déroulent l’histoire, comme un motif. Mais on remarque qu’ils déroulent la même histoire, le même motif, on assiste à une sorte de ressassement. L’auteur affirme écrire toujours la même histoire, être habité par les mêmes obsessions. Les fils narratifs de l’œuvre semblent toujours revenir à ce monstre marin à tête de crocodile et corps de tortue, un monstre sorti de l’œuvre de Racine et qui apparaît dans les rêves du narrateur.

Quant à l’œuvre de Darrieussecq, la question du titre elle se la pose dans la quatrième de couverture : « Pourquoi dit-on « bébé » et pas « le bébé » ? » Comme nous l’avons déjà évoqué, le bébé est un terme général pouvant englober n’importe quel nouveau-né, ne présentant pas de genre, n’étant ni homme ni femme. L’auteure écrit que « l’absence d’article est comme certains tutoiements, un chantage à l’intimité et un mépris de la pensée. [...] La résistance commence par le maintien de l’article : le bébé » (Darrieussecq, 2002, p. 44). Chez la narratrice du bébé, la transmission est surtout physiologique : « Regardant les photos de nous, jeunes accouchées, ma meilleure amie et moi : ce sont les photos de nos mères. Le lit d’hôpital, la fatigue sur le visage, la lumière. C’est incompréhensible. » (Darrieussecq, 2002, p. 13). Parents et grands-parents sont évoqués mais aucune mention n’est faite en ce qui concerne les rapports mère-fille. La narratrice va chercher se savoir dans les écrits théoriques : Ainsi, « [l]isant Winnicott ou Dolto, [elle] savoure l’énigme résolue, le mot si juste qu’il sauve » (Darrieussecq, 2002, p. 113). Le bébé de la narratrice est un garçon, cela change le rapport à la maternité. En effet, Marie Darrieussecq, lors d’un entretien avoue être aussi, malgré elle, habitée par cette idée que « la vraie mère » est celle qui donne naissance à un fils. Il y a dans notre inconscient collectif cette image de la vierge et de son fils comme l’idée de ce qu’est la maternité. D’ailleurs, le roman s’ouvre sur cette citation de *La Genèse* en exergue « Fais-moi des fils ou j’en mourrai ».

Dans l’autofiction, le choix de la famille n’est pas anodin, c’est l’un des sujets de prédilection. C’est en effet au sein du cercle familial que viennent se loger les traumatismes et les moments de crise.

Conclusion

En définitive, la littérature a un rapport à une absence, une perte, une faille et essaie de s’en accommoder. Même si la parole est insuffisante elle reste indispensable. Peut-être faudrait-il cesser de considérer l’autofiction à la façon d’un genre. Elle n’en constitue qu’un lorsqu’elle se réduit à sa caricature, se résume à ses stéréotypes, comme on le lui en fait le reproche parfois justifié. Il s’agit plutôt d’une sorte de protocole poétique (disons un certain usage de la première personne destiné à faire apparaître le jeu que jouent ensemble la fiction et la vérité) susceptible de traverser tous les genres, de se glisser en eux, de les subvertir et de les renouveler. On pourrait supposer que la littérature nous ferait grandir en tant qu’auteur, en ce sens où elle nous permet d’expérimenter la liberté, en choisissant nos propres mots et non

Coloane, M & Tilbe, A. (2020). De la Théorie à la Fiction: Une Etude Autofictionnelle sur “Fils” de Serge Doubrovsky, “L’Enfant Eternel” de Philippe Forest et “Le Bébé” de Marie Darrieussecq. *Humanitas*, 8(16), 18-32

ceux des autres, en nous réappropriant notre propre discours et chacun peut ainsi en quelque sorte fabriquer « le roman de sa vie ».

Bien que ce ne soit pas une condition de l'autofiction, les récits des auteurs que nous avons évoqués ont tous le même thème central: la filiation. Que ce soit chez Doubrovsky (le fils qui essaie d'égaliser le père), chez Darrieussecq (la mère devant son nouveau-né) ou chez Forest (la perte d'une fillette pour un père), il semble que cette écriture cherche d'abord à raconter une expérience familiale. Pourquoi le choix de l'autofiction pour parler des relations parents-enfants? Il semble clair que l'autofiction soit propice à l'exploration de thèmes liés à la filiation. La fatalité et le déterminisme que constitue la famille semble être au cœur du questionnement identitaire. L'héritage familial tout comme l'héritage littéraire semblent faire partie de notre identité.

L'autofiction questionne ces notions de réel et d'imaginaire et on peut dire que c'est le propre de la lecture de ne pas savoir où on est : dans la fiction ou dans le réel ? La force de la lecture c'est la capacité de croire en une histoire, qu'elle soit réelle ou fictionnelle. Car « la vérité » en littérature n'a pas vraiment de valeur, ce qui importe c'est la manière dont on raconte les faits, dont l'auteur arrive à transmettre une émotion. Que l'histoire soit vraie ou non, cela a une importance moindre, ce qui est intéressant en revanche c'est de savoir si on croit à l'histoire et aux personnages.

Coloane, M & Tilbe, A. (2020). De la Théorie à la Fiction: Une Etude Autofictionnelle sur “Fils” de Serge Doubrovsky, “L’Enfant Eternel” de Philippe Forest et “Le Bébé” de Marie Darrieussecq. *Humanitas*, 8(16), 18-32

Références

- Barraband, M. & Gassmann, X. (2005). Entretien avec Marie Darrieussecq. *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, 1(59), 9-16. <https://www.cairn.info/revue-lettre-de-l-enfance-et-de-l-adolescence-2005-1-page-9.htm#>
- Budak, E. (2019). *Özkurmaca roman incelemesi: Patrick Modiano'nun La place de l'étoile'i*. (Mémoire de master inédit). Université de Tekirdağ Namık Kemal, Tekirdağ.
- Chemin, A. (2013, 2 août). *Fils*, père de l'autofiction. *Le Monde*. https://www.lemonde.fr/culture/article/2013/07/18/fils-pere-de-l-autofiction_3449667_3246.html
- Civelek, K. & Tilbe, A. (2016). Frédéric Beigbeder'nin Romantik Egoist adlı karma benli anlatısı: özyaşamöyküsü mü, yeniötesi günlük mü, özkurmaca roman mı? *Border Crossing*, 6(1), 27-46.
- Colonna, V. (1989). *L'Autofiction. Essai sur la fictionnalisation du soi en littérature*. (Thèse de Doctorat inédite). EHESS, Paris.
- Darrieussecq, M. (1996). *L'Autofiction, un genre pas sérieux*. Paris: Poétique.
- Darrieussecq, M. (2002). *Le Bébé*. Paris: Editions P.O.L.
- Doubrovsky, S. (1977). *Fils*. Paris: Editions Galilée.
- Elibol, A. (2018). *Analyse autofictionnelle de L'autre qu'on adorait de Catherine Cusset*. (Mémoire de master inédit). Université de Tekirdağ Namık Kemal, Tekirdağ.
- Forest, P. (1997). *L'Enfant éternel*. Paris: Éditions Gallimard.
- Forest, P. (2001). *Le roman, le je*. Nantes: Pleins feux.
- Forest, P. (2007). *Le roman, le réel et autres essais*. Nantes: Editions Cécile Default.
- Gasparini, P. (2004). *Est-il je? Roman autobiographique et autofiction*. Paris: Editions du Seuil.
- Gasparini, P. (2008). *Autofiction, une aventure du langage*. Paris: Éditions duSeuil.
- Gasparini, P. (2019). Autofiction. C. Delory-Momberger (Ed.) Dans *Vocabulaire des histoires de vie et de la recherche biographique* (pp. 35-36). Toulouse, France: ERES.
- Grell, I. (2015). *Autofiction*. Paris: Armand Colin.
- Jameson, F. (2007). *Le postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif*. Paris: Les Editions Beaux Arts de Paris.

Coloane, M & Tilbe, A. (2020). De la Théorie à la Fiction: Une Etude Autofictionnelle sur “Fils” de Serge Doubrovsky, “L’Enfant Eternel” de Philippe Forest et “Le Bébé” de Marie Darrieussecq. *Humanitas*, 8(16), 18-32

Latour, M. J. (2008). Entretien avec Philippe Forest, *L'en-je Lacanien*, 2(11), 181-200.
<https://www.cairn.info/revue-l-en-je-lacanien-2008-2-page-181.htm>

Lejeune, P. (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris: Seuil.

Liotard, J-F. (1979). *La condition postmoderne*. Paris: Editions de Minuit.

Mallarmé, S. (1961). *Pour un tombeau d’Anatole*. Paris: Seuil.

Tilbe, A. & Turğut, H. (2013). Romain Gary’den yeniötesi bir özkurgusal roman: Şafakta Verilmiş Sözümlü Vardı, *Turkish Studies- International Periodical for the Languages, Literature and History of Turkish or Turkic*. 8(10), 651-658.

Tilbe, A. (2019). *Yeniötesi yazında özkurmaca*. London: Transnational Press London.

Varga, A. K. (1990). Le récit postmoderne. *Littérature*, 77, 3-22.

**FROM THE THEORY TO THE FICTION: AN AUTOFICTIONAL STUDY
ABOUT *FILS* BY SERGE DOUBROVSKY, *L’ENFANT ETERNEL* BY
PHILIPPE FOREST AND *LE BÉBÉ* BY MARIE DARRIEUSSECQ**

Abstract

In 1977, Serge Doubrovsky invented the term autofiction to qualify his own practice initiated in *Fils*. In the bur accompanying the book we can read this: "Fiction, of events and facts strictly real; autofiction if you will, of having entrusted the language of an adventure to the adventure of language, out of the wisdom and the syntax of the novel, traditional or new". Being anchored both in fiction and reality, the stake of the autofiction is above all literary. Indeed, postmodern literary criticism has been trying to define the boundaries of this new literary object. Today, autofiction is the postmodern form of the questions the authors ask themselves about their identity, their intimacy. Thus, to carry out this research we chose three Autofiction authors: Philippe Forest, Marie Darrieussecq and Serge Doubrovsky. All three have their own theory on autofiction and put their theories into practice through their novels: *L’Enfant Eternel*, *Fils* and *Le Bébé*. We can try to understand why authors of autofictions feel the need to go through the theory to accompany their stories.

Keywords: autofiction, darrieussecq, doubrovsky, forest, postmodernity